

UNIVERSITÉ DE NANCY

---

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

12 NOVEMBRE 1903



UNIVERSITÉ DE NANCY

---

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

12 NOVEMBRE 1903

---

NANCY

IMPRIMERIE DE L'EST, 51, RUE SAINT-DIZIER

—  
1903



INAUGURATION

DU

MONUMENT BLEICHER

8 JUIN 1903

SOUS LA PRÉSIDENCE DE:

M. Ch. BAYET

Directeur de l'Enseignement supérieur





# DISCOURS

DE

M. CHARLES ADAM

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE NANCY

---

MONSIEUR LE DIRECTEUR.

MESDAMES.

MESSIEURS.

Tout a été dit sur M. Bleicher, et bien mieux que ne pourrait le faire un nouveau venu parmi vous, qui n'a pas eu l'honneur de le connaître. Des voix amies, que la douleur rendait plus éloquentes encore, sous le coup de l'émotion causée par sa fin tragique, ont rappelé, sur sa tombe et dans de pieuses notices consacrées à sa mémoire, son enfance à Colmar, sa jeunesse à l'Ecole de santé de Strasbourg et au Val-de-Grâce, à Paris, puis cette première période de sa vie active, où tous les loisirs que lui laissait l'exercice de la médecine militaire étaient remplis déjà par des travaux scientifiques, à Rome, à Toulouse, à Strasbourg encore, jusqu'après le siège de 1870. à Montpellier, en Afrique, dans la province d'Oran, enfin, les vingt-cinq dernières années, où vous l'avez tous connu, Messieurs, c'est-à-dire tous aimé, comme professeur d'histoire naturelle et comme Directeur de l'Ecole de Pharmacie de notre Université. Par une rencontre bien rare, et peut-être même unique, l'hommage spontané partait de toutes les bouches : non seulement Recteur, Professeurs et Étudiants ont parlé, avec un accent de sincérité qui nous émeut encore, mais aussi le Préfet de Meurthe-et-Moselle, et aussi le Général lui-même, par un ordre du jour tout exprès aux troupes de la garnison, et les Présidents de nombreuses Compagnies et Sociétés savantes, et ces deux

amis de cœur, qui l'ont si dignement loué, au nom de sa seconde et de sa première patrie, M. Fliche, à Nancy, M. Mathieu-Mieg, à Colmar. Et voici que la même unanimité de regrets nous rassemble tous de nouveau à cette cérémonie, qui garde un caractère de deuil en ce second anniversaire de la date funèbre, mais qui porte aussi avec elle un haut et salutaire enseignement.

Les amis de M. Bleicher ont eu, dès le premier jour, la pensée qu'un buste était bien dû à cette vie, et surtout à cette mort; et tous ici, Messieurs, vous attestez, par votre présence, que cette pensée était juste et bonne. Je n'insisterai pas sur les mérites de l'homme de science, puisqu'il en a d'autres qu'on peut faire aussi valoir. Comment ne pas proclamer, toutefois, à l'honneur de Strasbourg qui l'a formé, et de Nancy qui l'a développé, que ces deux centres scientifiques ont suffi (Paris ne comptant que pour une année), à faire de cet homme un vrai savant, savant alsacien et lorrain (je le rappelle avec intention, parce qu'il est de ceux qui relèvent singulièrement la dignité de savant de province), nullement inférieur aux savants de la capitale? C'est que M. Bleicher avait l'enthousiasme de la science : un foyer brûlait en lui, assez puissant pour se passer de toute excitation extérieure, et s'entretenir de lui-même, heureux seulement de rayonner dans un milieu sympathique.

Quelle ardeur de pensée et d'imagination, en effet, lorsque son regard de géologue, remontant le cours des âges, se représente l'ancienne face de la terre en cette région de l'Est, comble les vallées, exhausse les montagnes, fait des Vosges presque l'égal des Pyrénées, et sur de vastes plateaux qu'il élève en l'air à plus de mille mètres au-dessus de nos têtes, revoit, comme s'il était présent, des fleuves et des paysages depuis longtemps disparus! Les problèmes d'origine passionnaient cet esprit sans cesse en quête de vérité, et, pour les résoudre, il se plaisait à des vues d'ensemble, à des généralisations grandioses : témoin cette étude comparée des Pyrénées, du Massif central et des Vosges, qui les éclaire toutes trois d'un jour si nouveau. Car, et c'est encore là un trait propre à l'esprit de M. Bleicher, il



allait de l'avant, presque seul d'abord, bientôt suivi par des compagnons de science, que gagnait à ses idées la force entraînée de ses raisonnements. Sur la foi d'Elie de Beaumont, on ne parlait que de soulèvements terrestres, lors de ses débuts dans la carrière géologique : il osa parler, au contraire, d'affaissement, d'effondrement ; c'était la théorie opposée, et il l'appuyait des plus solides considérations. Ainsi, il démantelait en idée, il dénudait ces plateaux que son imagination avait su reconstruire, et les ramenait peu à peu aux reliefs et aux aspects que notre sol présente aujourd'hui.

Mais ce serait bien mal le connaître et lui faire tort, que de ne voir en lui qu'un imaginaire. La réalité était, de sa part, l'objet d'une étude scrupuleuse, et le champ de ses observations s'étendait et s'approfondissait sans cesse sur le terrain d'abord, puis au microscope, avec les échantillons rapportés à son laboratoire. Vous vous souvenez, Messieurs, de quel ton M. Bleicher parlait de ces excursions géologiques avec des amis de son âge et des étudiants qu'il traitait aussi en amis ; on commençait par ces causeries en plein air, si instructives et si attrayantes, on continuait par de lumineuses leçons de choses, et la journée s'achevait, disait-il, au retour par des chansons. L'excursionniste infatigable qu'il était, fut donc en lui le continuel auxiliaire du savant. Que de remarques faites, que de notes prises à la surface et dans les entrailles du sol, dès la belle saison, et surtout aux vacances, pour servir ensuite de matériaux aux publications de l'hiver, et même de plusieurs hivers ; car, bien des années après son séjour à Rome, en Algérie, dans le Midi de la France, il publiait encore, à Nancy, des études comparatives, dont la Lorraine pouvait s'étonner, sur des contrées si lointaines et si différentes.

Ce fut là, en effet, un autre exemple que nous a donné M. Bleicher. A peine arrivé dans un pays nouveau, il en faisait l'objet de nouvelles études. Sa nature, plutôt robuste, montrait en même temps comme une merveilleuse souplesse d'adaptation, dans les milieux si divers où il fut d'abord appelé à vivre ; il y continuait son développement intellectuel,

s'assimilant aussitôt tout ce que lui offrait la région environnante. C'est qu'il avait comme un trop plein de vie intérieure, incapable de se renfermer en elle-même, et toujours prête à déborder et à se répandre au dehors. Et puisque la géologie était sa science de prédilection, partout il s'empressa de faire œuvre de géologue, prenant soin de localiser et de spécialiser ses travaux aux terrains qu'il avait sous les yeux. A Rome, d'abord, si les magnificences de la Ville éternelle émurent, sans aucun doute, son cœur de catholique, un instinct le poussa à étudier aussitôt, au point de vue de l'antiquité géologique, une des sept collines et la campagne romaine ; en Afrique, au lieu de s'abandonner à la jouissance d'un ciel et d'un climat nouveaux pour lui, il étudia la chaîne de l'Atlas, dans la province d'Oran d'abord, puis ses prolongements étalés en pâturages dans le Maroc ; à Toulouse, à Montpellier, sans rester insensible au charme de la douceur de vivre en ce beau Midi de la France, il mit son séjour à profit pour explorer les Pyrénées et les Cévennes, et en pénétrer la structure et la formation ; en Lorraine, enfin, comme en Alsace, ce ne fut pas seulement en touriste, amateur de beaux paysages, qu'il parcourut, combien de fois ! au milieu des sapins et des hêtres, les pentes et les sommets des Vosges, mais en observateur attentif aux moindres phénomènes, toujours ingénieux dans ses recherches, souvent heureux dans ses découvertes. Savait-il qu'il agissait ainsi, naturellement (car il ne faisait que suivre son inclination), en véritable maître de l'enseignement supérieur, qui doit toujours servir la science, certes, mais la servir, autant que possible, par le défrichage et l'exploitation scientifique du coin de terre où il se trouve, par l'application à la région où il opère, des méthodes d'investigation et des idées directrices, qui sont comme ses outils et ses instruments universels : ainsi deviennent visibles et tangibles, par des résultats appréciables sur place, les services que peuvent rendre les hautes études. En tout cas, M. Bleicher fut, dans toute l'excellence du terme, un professeur d'Université régionale ; par sa prédilection pour les Vosges et pour les régions d'Alsace et de Lorraine, qui demeuraient, même quand il en était éloigné, le centre

de ses études, auquel il rapportait tout le reste, il fut un digne maître de l'Université de Nancy.

Était-ce le sentiment d'une nécessité, ou bien l'effet d'un penchant naturel en lui, ce savant n'aimait pas à travailler seul : il lui fallait des collaborateurs. Il avait foi dans le travail collectif, lequel suppose au moins deux grandes vertus : abnégation de soi-même et confiance en autrui. Aussi, dans les différentes villes où il a résidé, il s'enquérât aussitôt des savants locaux ; étranger encore la veille, le lendemain il était déjà pour eux tous un confrère, fidèle à leurs réunions : dans toutes, il occupait une place des plus honorables, et dans toutes sa disparition laisse un vide qu'elles déplorent toujours. Ancien soldat, il comprenait que dans la science, comme à la guerre, il faut être en nombre pour remporter des victoires : plus on est de savants à la poursuite du vrai, plus on a de chances de s'en rendre maître. Il comprenait aussi que les premiers alliés dont il fallait s'assurer le concours étaient les savants du pays, qu'une longue préparation rendait de si précieux auxiliaires ; et il les invitait à travailler avec lui, et il offrait lui-même de travailler avec eux. Plusieurs de ses publications, et non des moindres, sont signées de deux noms jumeaux, et c'est en souvenir de cette fraternité de science que ses savants amis du dehors ont voulu partager avec ses collègues universitaires l'honneur de lui rendre hommage. Cet excellent homme sentait à merveille que les Universités doivent, non pas se tenir en dehors du mouvement scientifique qui est une des formes de la vie locale, mais saisir avec empressement toutes les mains qui se tendent vers elles, mais tendre elles-mêmes aussi les premières la main, et unir dans un commun effort leur labeur à celui qui s'effectue déjà dans la cité. Nulle part cette vérité, qui est une condition essentielle de vitalité pour chaque Université régionale, n'a été comprise et mise en pratique aussi bien qu'à Nancy, et peu de nos professeurs, en donnant de leur personne, y ont contribué autant que le regretté Bleicher. Ici, nous retrouvons encore son tempérament d'Alsacien : l'Alsace étant, dit-il, jusqu'en 1870, le pays de France où l'esprit d'association était le plus répandu et le plus efficace ;

ou plutôt ce noble cœur, prompt à se dépenser et à se prodiguer, cherchait partout, en retour, des amitiés, non pas pour lui seulement, mais aussi pour tout le corps dont il était membre : n'a-t-il pas été un des premiers, par son initiative heureuse, à fonder la Société des Amis de l'Université de Nancy ?

Voilà, n'est-il pas vrai, Messieurs, plus de titres qu'il n'en faut pour mériter un buste. Pourtant, et je le dis à la louange de M. Bleicher, ce ne sont pas seulement les services rendus à la science et à l'Université que nous honorons en lui, c'est la hauteur du caractère, d'une droiture et d'une fermeté inflexible. Incapable de fermer les yeux sur une faute commise, et, quand il l'avait vue, d'en détourner la tête, ce renom de juste est précisément ce qui l'a désigné à un déplorable attentat : aussi, l'hommage qui lui est aujourd'hui décerné, s'adresse-t-il moins au savant qu'à la victime et au héros du devoir. Déjà, il y a deux ans, lorsque toute la ville accompagnait le convoi funèbre ou s'inclinait sur son passage, ce n'était pas seulement la robe du professeur, quelque honorablement qu'elle ait été portée, qui inspirait un tel respect, c'était une vie humaine, et la vie d'un innocent, sacrifiée à la conscience professionnelle. Aujourd'hui encore, à la vue de ce monument, nos pensées et nos regards se reportent vers le cabinet d'études, si proche d'ici, affreusement souillé, mais aussi à jamais ennobli par le sang qui y fut versé pour la justice. Ainsi, les qualités du cœur l'emportent toujours, surtout en notre pays de France, sur les qualités de l'esprit ; et même dans le milieu le plus intellectuel, on sait reconnaître et vénérer la prééminence des vertus morales.

Au nom de l'Université, je remercie donc le Comité qui s'est fait un devoir de cœur, et qui l'a si bien rempli, de perpétuer la mémoire de M. Bleicher. Je remercie les hautes personnalités qui ont bien voulu s'associer à nous, et tant d'amis connus et inconnus, venus en personne, ou (comme beaucoup me l'ont écrit), bien qu'absents, présents quand même par le cœur à cette pieuse commémoration. Je remercie les deux artistes dévoués, sculpteur et architecte, dont le concours nous a valu une si fidèle image de cette haute et sereine

figure, qui se dresse bien en vue de tous, comme il convient. Enfin, je remercie M. le Directeur de l'Enseignement supérieur, qui, en nous faisant l'honneur de présider cette cérémonie, a bien voulu donner à une œuvre essentiellement locale, et toute d'initiative privée, la consécration officielle.

J'accepte, au nom de l'Université de Nancy, ce monument comme un don qui nous sera particulièrement précieux : dans son histoire, qui date de quelques années à peine, notre nouvelle Université, parmi d'autres pages qui l'illustrent déjà, compte une page sanglante, qui n'est pas la moins glorieuse ; et s'il est vrai que les nobles exemples et les beaux dévouements contribuent à fonder les institutions durables, à juste titre, M. Bleicher doit prendre rang parmi nos fondateurs. J'accepte, au nom de tous nos Professeurs, et en particulier de l'Ecole de Pharmacie, cette chère Ecole dont l'agrandissement était sa constante préoccupation : une année de plus et il l'aurait vu grandir déjà en hommes, en attendant qu'elle grandisse aussi en locaux et en bâtiments ; mais, grâce à lui, elle a grandi également, ce me semble, en dignité, M. Bleicher ayant montré que, dans les postes qu'on y occupe, on n'est pas seulement à la peine et à l'honneur, on est aussi parfois en péril et en danger de mort. J'accepte enfin ce buste, au nom de tous nos Étudiants, ceux d'aujourd'hui, qui ont encore connu M. Bleicher, et dont plusieurs ont pleuré sur lui, je le sais, de vraies larmes, et ceux de demain, qui, apprenant de leurs aînés pourquoi un tel honneur a été rendu à un de leurs maîtres, sentiront j'en suis sûr, avec un battement de leur jeune cœur, qu'à l'Université de Nancy, à côté des plus savantes leçons, un grand enseignement a été donné, de la plus haute et de la plus pure moralité.

---

